

JEAN BOTTÉRO

LE MODÈLE BABYLONIEN DE LA GENÈSE BIBLIQUE

Il ne s'agit évidemment pas du livre entier de la *Genèse*, mais de ses seuls premiers chapitres, qui vont de l'origine des choses jusqu'à la fin du Déluge. Et si j'avance le terme de "modèle", c'est précisément pour ne pas faire rêver à ce comparatisme naïf selon lequel les auteurs bibliques auraient purement et simplement transcrit un écrit babylonien, quel qu'il ait été. Du côté de la Bible, la situation est du reste plus complexe qu'il n'y paraît à simple lecture *si*, du fait que le texte en est, en réalité, composé de deux trames principales parallèles, d'origine et d'inspiration différentes, dont la plus récente a été influencée par l'autre, tout en apportant des données nouvelles, parfois originales ou antiques, composées à plusieurs siècles d'intervalle, avant qu'on les tressât en un récit suivi. Ici, me défendant de faire de la critique proprement biblique, je ne m'occuperai pas de les discuter séparément, ce qui ne ferait qu'embrouiller les choses: je les prendrai plus ou moins comme un tout, puisque seul m'intéresse à présent le fil du récit, et non pas sa séquence détaillée.

Le question qui me paraît se poser, pour l'heure, est de savoir ce qui commande la construction et le plan du récit biblique, qui part de la création de l'homme (chap. I-III), passe de là aux premières générations humaines (chap. IV-V), puis à leur destruction totale par le Déluge, à la réserve d'un individu-souche grâce auquel leur lignée pourra se poursuivre (chap. VI-IX). Un tel enchaînement, ne pouvant, à l'évidence, s'expliquer, ni par une logique externe, comme si les auteurs, miraculeusement informés, ne faisaient que rapporter des événements réellement survenus: ni par une logique interne, puisqu'aucun d'eux ne sort obligatoirement du précédent, on est donc forcé d'y voir le produit de l'imagination. Dans ces conditions, si l'on rencontre ailleurs, dans la littérature babylonienne, nommément, et dans des pièces plus anciennes que le texte biblique, la même séquence d'épisodes, n'est-on pas contraint de poser, de la part des auteurs bibliques, un emprunt, direct ou indirect, je dirai: d'un "modèle", pour réserver la liberté des emprunteurs?

Une telle conclusion est admise, sur les mêmes prémisses, depuis plus de cent ans, à tout le moins pour le récit du Déluge lui-même. Tout le monde sait que lorsque G. Smith, un des premiers déchiffreurs des tablettes cunéiformes après le gros demi-siècle qu'on avait mis à forcer les secrets de leur écriture et de leur langue, annonça, le 3 décembre 1872, en pleine séance de la Société londonienne d'Archéologie biblique, avoir trouvé et lu, sur une de ces tablettes, un récit du Déluge qui recouvrait exactement celui de la *Genèse* et qui devait pourtant l'antécéder, on fut bien obligé —

sauf naïf ou pathologique entêtement, ou, ce qui revient au même, fidéisme en délire — d'admettre, de la part des auteurs bibliques, "l'emprunt", avec ses conséquences, révolutionnaires pour le temps. Une telle démarche donnait en effet, logiquement, le coup de grâce à la vision des choses courante jusque là et qui réputait la Bible un livre exceptionnel et transcendant, écrit, dicté ou inspiré par Dieu en personne, pour en faire, au bout du compte, fondamentalement une oeuvre littéraire pareille aux autres, insérée comme elles dans la chaîne sans fin d'emprunts, de transformations et de créations, propre à tout ce qu'ont jamais produit les hommes, dans leurs écrits comme dans leurs actes.

Depuis le temps de G. Smith, ce Déluge babylonien, a fait, si l'on peut dire, du chemin. D'abord on l'a localisé, comme récit, s'entend. C'est à dire qu'on s'est rendu compte qu'il n'était pas le sujet d'une énonciation indépendante, mais qu'il se présentait comme un simple épisode d'une oeuvre beaucoup plus importante, et devenue rapidement célèbre: l'*Épopée de Gilgameš*, dont la version classique, la mieux connue et la plus complète, est de la fin du second millénaire avant notre ère. On y contait les aventures d'un antique souverain du pays, Gilgameš, à la recherche de l'immortalité. Il la poursuivait d'abord sous sa forme la plus imprécise et la plus accessible du renom, de la célébrité, au prix d'héroïques prouesses dont il triomphait avec l'aide de son ami intime, Enkidu. Au faîte de leur gloire commune, la maladie, puis la mort de ce dernier, non seulement lui avaient déchiré le coeur, mais lui avaient donné la plus douloureuse conscience qu'il lui faudrait donc mourir, lui aussi, comme il avait vu s'éteindre son ami entre ses bras: voir son corps se défigurer, se raidir et se putréfier. Il se déterminait donc à s'en aller, tout seul, affronter les pires difficultés et dangers, en quête du secret de la vie sans fin. Il savait qu'à la toute dernière extrémité de la terre vivait le héros du Déluge, seul survivant de ce cataclysme, et que les dieux, en récompense, avaient rendu immortel et relégué très loin à l'écart des hommes. Gilgameš allait donc le rejoindre, traversant dans ce but le bout du monde et la terrible Mer qui l'entourait. En réponse à sa question: "Comment as-tu obtenu de vivre sans fin?", le héros lui racontait de bout en bout l'histoire du Déluge, pour lui faire comprendre que sa propre chance n'était ni renouvelable, ni transmissible. Tel est le récit que G. Smith avait lu, et trouvé, avec raison, étonnamment parallèle à celui de la *Genèse*.

Comme il l'avait pressenti lui-même, ce n'était pourtant point là la plus vieille version de ce Cataclysme. D'abord, nous avons appris, depuis, l'existence d'une version de l'*Épopée de Gilgameš* plus ancienne de six ou sept siècles, et qui, autour de 1750 avant notre ère, représentait le premier jet de cette oeuvre incomparable, créée alors par un grand écrivain et un puissant esprit à jamais inconnu. Nous n'en avons encore retrouvé qu'une poignée de fragments épars — à la différence de la version "classique" ultérieure, récupérée aux deux tiers; mais ils nous en apprennent assez pour nous persuader que les principaux épisodes s'y trouvaient représentés, y compris celui du Déluge, bien qu'il ne nous en reste aucune trace, à ce jour.

En revanche, progressant toujours par à coups, dans le temps, selon le pas à pas

irrégulier propre à toute recherche historique, nous avons également appris, depuis, que les auteurs de la plus vieille version de l'*Épopée de Gilgameš* avaient eux-mêmes emprunté, pour l'insérer dans leur histoire, le récit du Déluge à une autre oeuvre, tout aussi capitale et véritablement admirable, de la littérature babylonienne, et que nous appelons volontiers *Atraḫasis*, ou *Le (Poème du) Supersage*, du nom de son héros. Par un ou deux fragments, on en connaissait l'existence et le nom depuis le temps de G. Smith. Mais si le nombre de ces fragments avait — modestement, il faut le dire — augmenté avec le temps, et si la présence en sa trame d'un récit du Déluge s'était confirmée, nous comprenions d'autant moins le sens du *Poème* entier que, par une erreur, bien excusable sur ces terribles lambeaux de grimoires cunéiformes, nous en lisions le texte erratique à l'envers, commençant par ce qui était en fait le revers de la tablette, et finissant par ce qui en constituait la face. C'est seulement en 1956, grâce aux réflexions et analyses de l'assyriologue danois J. LÆSSØE, qu'a été opéré le renversement nécessaire, qu'on a remis en ordre entrecoupé les lambeaux subsistants de l'oeuvre, et que nous avons commencé à en pressentir la signification et la portée. Moins de dix ans plus tard, l'assyriologue anglais W. G. LAMBERT, qui les avait découverts parmi les trésors du British Museum, publiait de cette oeuvre assez de fragments nouveaux, et notamment les plus anciens, pour qu'il nous fût possible d'en récupérer les deux tiers: huit cents vers sur mille deux cents. Nous avons donc, depuis, non seulement pu nous faire une idée plus précise de la place organique du Déluge dans la longue histoire qui nous y est contée, où il figure pour la première fois, mais nous apercevoir que les plus vieux manuscrits à notre disposition, datés explicitement du temps de Ammi-šadûqa (1646-1626), quatrième successeur du célèbre Hammurabi de Babylone (1792-1750), se trouvaient fort rapprochés, dans le temps, de la composition "publication" de cette oeuvre, originale et profonde, peut-être plus encore, à mon sens, que l'*Épopée de Gilgameš*.

Que nous raconte-t-elle? C'est, en réalité, toute l'histoire des hommes depuis leur première venue au monde jusqu'au commencement de l'ère historique.

Première partie. Avant eux, seuls existaient les dieux, obligés de subvenir à leurs propres besoins: nourriture, vêtement, couverture et autres commodités de la vie. Leur société était donc divisée en deux catégories: l'une composée des chefs, purs consommateurs, et l'autre des producteurs. Ceux-ci, harrassés par leur travail énorme, ayant un beau jour fini par refuser d'en faire davantage, une telle situation, qui les vouait tous à la disette et à la faim, avait poussé le plus intelligent d'entre eux, Enki (ou Èa), à inventer et créer l'homme pour remplacer les ouvriers divins en grève. Cet homme serait construit sur le patron des dieux, mais en argile, ce qui l'obligerait un jour à mourir (on disait volontiers en akkadien, dans ce sens, "retourner à l'argile"), et le différencierait radicalement des dieux immortels; mais l'argile serait animée et enrichie par l'addition du "sang et de la chair" d'un dieu immolé pour la circonstance, ce qui, non seulement donnerait la vie à cette argile, évidemment modelée en statue, mais lui conférerait les qualités propres à lui faire accomplir parfaitement sa mission de serviteur et ouvrier des dieux, chargé par vocation et naissance de leur procurer, par son travail, tous les biens nécessaires et utiles à une vie opulente et insoucieuse.

Commence alors la *seconde partie* du long récit. Aussitôt mis au monde, les hommes s'appliquent avec ardeur au travail, et non seulement remplissent à la perfection leur tâche mais, profitant eux-mêmes des surplus de leur production, prospèrent à merveille. Bien que le texte, du moins ce qu'il nous en reste, ne nous le dise pas — mais on le comprend fort bien au contexte et à la fin de l'oeuvre — il faut tenir compte qu'en ce temps-là, la vie des hommes, bien qu'ils aient été par nature assignés à mourir, à la fin, était censée beaucoup plus longue que la nôtre: thème qui a hanté les imaginations à ce point que d'autres oeuvres, comme la célèbre *Liste royale sumérienne*, leur attribuent des durées tout à fait extravagantes: jusqu'à 43200 ans, pour les plus anciens, et décroissant à mesure (126 pour Gilgameš, encore), jusqu'à des chiffres plus "réalistes" et pareils aux nôtres. Outre cette durée et permanence, la prospérité des hommes, qui leur permettait une descendance nombreuse, vigoureuse et toujours viable, augmente donc leur multitude prodigieusement, si bien que la "rumeur" de leur vie, le mouvement qu'ils se donnent et le vacarme qui en sort, empêchent de dormir le roi des dieux, Enlil, comme ferait, dans un palais, la trop grande concentration d'un personnel grouillant et tapageur.

Troisième partie. Le même Enlil qui, pour souverain de l'univers qu'il soit, n'en paraît pas plus intelligent et de longue vue, prend brusquement la décision de diminuer le tintamarre des hommes en abaissant leur nombre, et, dans ce but, leur expédie un premier fléau qui doit les décimer — mais qui pourrait aussi bien les anéantir: l'épidémie. Enki, beaucoup plus prudent et qui ne tient pas à ce que l'on retombe dans les difficultés créées par l'absence de travailleurs, indique donc secrètement au roi des hommes, Supersage, le moyen d'échapper au désastre. Si bien que la prospérité reprend et que le tapage recommence, impatientant de nouveau Enlil, qui, cette fois, envoie aux hommes la Sécheresse, et la Famine qui s'ensuit. Ils sont encore tirés d'affaire grâce aux conseils d'Enki à Supersage.

C'est alors qu'Enlil, excédé, décide de les anéantir tous d'emblée, par le Déluge: inondation formidable, faisant suite à des pluies extraordinaires, et qui recouvrira d'eau tout le pays, lequel, aux yeux des anciens Mésopotamiens, s'identifiait plus ou moins à la terre entière. Enki, alors, pour éviter le pire, décide de sauver au moins un homme: son fidèle Supersage, qui servira de souche à la future humanité. Il lui conseille donc de se construire un bateau, où il se retirera avec sa famille, des artisans pour garder le secret des techniques, et des animaux pour repeupler le monde. Et c'est l'histoire du Déluge, que je ne résume pas, puisqu'elle est tout à fait parallèle à celle que nous avons tous lue dans la *Genèse*.

Le Cataclysme arrêté, après la mort de tous les hommes, et l'eau commençant à se retirer, le premier soin de Supersage, une fois débarqué, est d'apprêter un repas pour les dieux, lesquels, affamés, se jettent sur la nourriture et lui font grand honneur. Mais Enlil, une fois rassasié, s'avise tout d'un coup que ses ordres n'avaient donc pas été exécutés à la lettre, puisqu'il restait au moins un survivant. Sa colère provoque entre les dieux une dispute, au cours de laquelle ils lui reprochent sa décision funeste. Mais comme le problème reste entier, Enki, toujours lui, arrange tout par des dispositions

annexes qui toucheront la nouvelle humanité issue de Supersage. D'abord "sera assignée aux hommes la mort", c'est-à-dire la mort commune, de mémoire humaine, celle qui intervient, non pas au bout d'une durée intermirable, mais dans l'espace de temps limité, qui nous est depuis familier, dans les limites d'un siècle, au plus. D'autre part, leur progéniture diminuera fortement, du fait qu'il y aura désormais, parmi les femmes, des infécondes, soit par un défaut de leur constitution, qui les empêchera de concevoir ou de porter à terme, soit par une obligation religieuse qui les vouera à n'être jamais mères; et parmi celles qui feront des enfants, beaucoup s'en verront prématurément privées par l'intervention d'une Démone, dite "Eteigneuse" (personnification mythique de la moralité infantile), qui viendra les leur ravir en bas âge.

Aussi l'humanité peut-elle prendre un nouveau départ, sur de nouvelles bases, qui lui éviteront tout nouveau conflit avec le roi des dieux, et toute nouvelle menace d'anéantissement: l'ère historique peut commencer. Le Déluge marque le dernier épisode du "temps mythique", au cours duquel le monde tel qu'il est, aussi loin que remonte notre mémoire, a été créé, formé, préparé, retouché et adapté pour fonctionner parfaitement, comme il fonctionne depuis. Telle est l'histoire du *Supersage*, et tel en est le sens profond. Il est clair que le Déluge y est organiquement articulé à la création et à la formation de l'homme, et qu'en réalité, c'est bel et bien à celles-ci que le Poème est voué, dans ses trois épisodes constitutifs: la création des hommes; l'existence et la suite des "premiers hommes", antérieurs au temps historique; et le Cataclysme qui les a détruits, préparant ainsi la voie à l'humanité "historique", celle que nous connaissons.

Raisonnons à présent sur cet état de choses, peu à peu découvert et élargi grâce aux progrès de l'assyriologie. Si l'on a admis la dépendance de la Genèse biblique par rapport au récit babylonien du Déluge, pourquoi, maintenant que nous avons le contexte originel et organique de ce Déluge, tel qu'il nous apparaît dans l'ouvrage babylonien le plus ancien qui en ait fait état, le *Poème du Supersage*, pourquoi refuserions-nous que les mêmes auteurs bibliques aient été tout autant tributaires de ce contexte?

Or, il se trouve que les chapitres liminaires de la *Genèse*, considérés, tout au moins, comme une suite cohérente et dans la logique qui en enchaîne les uns aux autres les épisodes successifs, recouvre exactement le séquence entière du *Poème du Supersage*. Certes, ce n'en est pas, et de loin, une simple transcription, et tous les traits n'en sont pas servilement reproduits. Et, surtout, il saute aux yeux, d'emblée, entre eux, une différence fondamentale de vision des choses. Elle provient de ce que les Israélites n'avaient pas devant eux, comme les Babyloniens, tout un monde surnaturel de divinités anthropomorphes, mais un seul dieu, Yahvé, leur dieu particulier et protecteur, qui leur avait interdit d'en servir d'autres à côté de lui, et même de lui faire des statues et images, comme pour les éloigner mieux de le penser à la ressemblance des divinités des peuples circonvoisins. En plus, dans la même pensée, il les avait découragés de lui assurer un culte pareil au leur, pur "service" de biens et produits comestibles, utilisables et somptuaires, dont il assurait n'avoir que faire, et il avait substitué à ce cérémonial fastueux, mais charnel, l'obligation d'une vie conforme à un code moral. Dans une pareille optique, il n'était pas possible aux auteurs de la

Genèse de transposer purement et simplement dans leur langage et vocabulaire tout le côté polythéiste et anthropomorphiste du *Poème du Supersage*. Aussi l'ont-ils assez profondément digéré et repensé en fonction de leur propre religiosité. Ils n'en ont gardé que ce qui lui était compatible: non seulement la trame et l'enchaînement, mais encore, à et là, plus d'un détail.

Dans la *Genèse* l'homme n'est pas créé par Yahvé à la suite d'une crise et par besoin, mais librement, comme il convenait à la solitude, l'indépendance et la hauteur de ce dieu. Et pourtant, au moins dans la version ancienne du récit biblique (*Genèse* II:4b-*fin*), il est fait et "modelé" d'argile, comme dans le *Poème*. Ce qui s'ajoute à une telle matière, pour lui donner la vie et la capacité, c'est bien un élément divin, mais ce ne pouvait être "le sang et le chair" d'un dieu; c'est quelque chose de plus "aérien": le "souffle" de Yahvé. Voilà qui répondait à une manière de voir courante dans le monde biblique (non moins que, parmi d'autres peuples sémitiques, y compris les Babyloniens), selon laquelle la vie (que l'on imaginait aussi conférée par le sang) était dans la respiration: inhaler et exhaler alternativement le souffle, concédé par Dieu. Le jour où celui-ci décidait de retenir le souffle exhalé, ne lui permettant plus de réintégrer les narines, c'était la mort: l'*Ecclésiaste* (XII:7) l'explique fort bien.

Yahvé n'ayant pas de besoins, l'homme, dans la *Genèse*, n'est pas créé non plus pour les satisfaire. Les auteurs pourtant ont retenu le détail central, mais passe-partout: il est créé "pour travailler le sol" (II:5, et cf. 15).

En revanche, l'histoire du "Jardin", qui suit, dans la *Genèse* (II:8-III:*fin*), n'a pas d'équivalent dans le *Supersage*, et rien même n'y répond, au moins sur la foi de notre large documentation actuelle, dans la littérature babylonienne: l'histoire du "Péché originel", avait pour but, dans la pensée des auteurs de la Bible, de préparer la suite, en soulignant déjà la responsabilité de l'homme dans les malheurs qui lui surviennent.

La vie des premiers hommes après leur mise au monde, et la suite de leurs générations, n'est pas présentée, non plus, comme fait le *Supersage*: il eût d'abord fallu donner de Yahvé l'image, avilissante au regard de ses fidèles, d'un dieu qui a besoin de dormir, que les hommes agacent et qui entreprend stupidement et sans raisons valables le démolir son oeuvre. Les auteurs de la *Genèse* ont pourtant préservé le trait central de cette partie du *Supersage*: la longévité extraordinaire des hommes d'alors; la version récente (V) allant chercher une vieille tradition qui faisait défiler des personnages de jusqu'à près de mille ans. Mais ces mêmes auteurs prennent grand soin, en accord avec leur histoire du Péché originel, de montrer comment croît, au gré des générations successives, la "malice" des hommes, leur immoralité: assassinat d'Abel par Caïn, son frère (IV:1-16); brutalité de Lemek (23s); puis corruption morale de l'humanité entière (VI:1-5).

Et c'est précisément une telle "malice" généralisée dont les auteurs de la Bible, à la différence de ceux du *Supersage*, vont faire la raison du déclenchement du Déluge, la seule compatible avec l'image sublime et morale qu'ils se faisaient de leur Dieu. Mais, s'ils en ont changé le mobile ils n'en ont pas moins gardé la péripétie essentielle, à savoir la destruction totale des hommes, et par le Déluge, à l'exception d'un seul,

dévoit de Yahvé comme Supersage l'était d'Enki, et surtout différent des autres hommes moralement corrompus, et qui subsistera pour assurer le départ de la nouvelle humanité future. Cet homme, c'est Noé; il n'a pas le même nom évidemment, que le héros du *Poème* babylonien, mais son histoire (VI:8–VIII:14) reproduit, jusque dans les détails, celle du *Supersage*. Inutile de s'y étendre.

Le Déluge achevé, dans la Bible aussi, comme dans le *Poème*, par un acte de culte: non point ce "repas" sur lequel se jetaient les dieux babyloniens, mais une "offrande", dont Yahvé "respire" seulement l'odeur" (VII:15-22), un nouveau départ est donné à l'humanité issue du rescapé du Déluge, mais il n'est pas question de modifier les conditions de durée de sa vie et de diminution de sa descendance, comme si Yahvé avait eu à corriger son oeuvre imparfaite: il s'agit seulement d'inaugurer un nouvel ordre religieux et moral (IX:1-17).

Je n'ai guère insisté sur les détails, à mes yeux secondaires, comme c'est du reste leur condition: mon seul propos était de m'attacher à l'ensemble, à la substance, au plan des deux oeuvres: *Supersage*, d'un côté et *Genèse*, de l'autre; à la suite des évènements qui y ont conduit les hommes de leur création au nouvel ordre de choses mis en train après la destruction d'une première humanité. Je l'ai déjà dit une fois, mais il vaut la peine de le redire à présent: un tel enchaînement, identique des deux côtés, ne pouvait être commandé par une logique externe: le souvenir ou le témoignage d'évènements réellement survenus; non seulement de tels évènements, mais leur mise en mémoire, sont également invraisemblables et fantastiques. Ni par une logique interne: il n'y a rien, dans l'existence et la nature de l'homme dont il résulte forcément qu'il a dû être "créé", encore moins d'argile avec addition d'un élément "surnaturel", et dans un but précis: d'être au service d'un monde divin, de travailler pour lui; que sa vie ait été d'abord plus extraordinairement longue que la nôtre et sa descendance plus assurée et plus nombreuse, et que de telles conditions aient dû être modifiées par la suite; ni même qu'une première humanité ait été anéantie, à la réserve d'un rescapé qui aurait donné le branle à une seconde, la nôtre. Si ces évènements et leur suite ne sont, ni "historiques", ni nécessaires, c'est donc qu'ils ont été imaginés. Qu'ils l'aient été une première fois, et mis par écrit, vers 1750 avant notre ère, et que nous les retrouvions presque mille ans plus tard dans un autre pays voisin, un autre monde religieux et culturel, une autre oeuvre écrite, et nous voilà contraints de conclure que celle-là a forcément influencé celle-ci, qu'elle en a été le *modèle*. Comment la première, le *Poème du Supersage*, est-elle venue à la connaissance des auteurs de la seconde: directement ou indirectement, par écrit ou par transmission orale, nous n'en savons rien. C'est le moment de recourir à l'image proposée par Bossuet à propos de problèmes théologiques embrouillés et insolubles: nous tenons les deux bouts de la chaîne, mais nous ne savons pas comment elle va de l'un à l'autre. Et pourtant, *c'est* la même chaîne! Voilà pourquoi nous pouvons avancer, sans qu'il soit aisé de nous contredire, que le *Poème* babylonien du *Supersage* est bel et bien le *modèle* de la *Genèse* biblique.

